Ami du Clergé du 12 janvier 1933

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Courtes instructions sur le Symbole. — XX. La toute-puissance de Dieu, 17.
A l'école des Saints. — VII. S. Félix, prêtre et martyr : Le prêtre, 19. — VIII. S. Paul, premier ermite : La vie cénobitique, 21. — IX. S. Raymond de Pennafort : Le ministère pénitentiel, 23.
Aux Enfants de Marie. — XCV. L'oubli de la sainte communion, 25.
Explication du Catéchisme. — 8e *Leçon*. La vie de Jésus-Christ, 26.
Pour une Fête du travail. — *A des vignerons.* — I. Le christianisme et les travailleurs, 31. — II. La terre, 32.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

XX

LA TOUTE-PUISSANCE DE DIEU

Mes frères,

Après avoir étudié la question de l'existence de Dieu, il serait logique d'examiner maintenant ce que les théologiens appellent son *essence* et ses *attributs*, ou, en langage plus clair, ce qu'est Dieu et quelles sont ses perfections. Mais puisque nous avons entrepris l'explication du Symbole, je m'en tiendrai aux termes de ce dernier. C'est donc la toute-puissance de Dieu qui fera l'objet du présent entretien.

La puissance d'un être peut être envisagée à un double point de vue. On distingue, en effet, la puissance d'action et la puissance de réception. Une intelligence est puissante ou bien parce qu'elle est capable de produire beaucoup, ou bien parce qu'elle est capable de s'assimiler beaucoup. En Dieu, seule existe la puissance d'action. La puissance de réception suppose, en effet, une imperfection. Celui qui reçoit est un être à qui il manque quelque chose. Or Dieu, étant infiniment parfait, ne saurait manquer de rien ni par conséquent rien recevoir d'autrui.

Cette précision posée, nous examinerons les deux aspects de la toute-puissance divine : Dieu peut réaliser tout ce qu'il veut et il n'a besoin, pour le faire, ni de matière première ni d'instruments. Nous dégagerons ensuite deux conséquences pratiques qui découlent de cette toute-puissance.

I

La puissance d'un être dépend du plus ou moins grand nombre d'actes qu'il peut produire et aussi de la perfection qu'il peut atteindre dans chacun de ses actes. Dans toute créature, la puissance, qu'il s'agisse de celle du corps ou de celle de l'âme, est limitée. En Dieu, au contraire, il n'y a pas de limites. Il peut réaliser tout ce qu'il veut et chacun de ses actes peut atteindre la perfection absolue.

La vérité que j'énonce est prouvée par l'Ecriture et par la raison, avec lesquelles s'accorde la Tradition. S'adressant à Abraham, Dieu lui dit : « Je suis le Dieu tout-puissant. » — Jacob, envoyant ses fils à Joseph devenu ministre de Pharaon, leur dit : « Que le Dieu tout-puissant vous le rende favorable ! » — Lorsque l'ange Gabriel annonça à Marie qu'elle deviendrait la Mère du Sauveur, il ajouta : « Voici qu'Elisabeth, votre parente, a conçu elle aussi un fils dans sa vieillesse, et c'est actuellement son sixième mois, à elle que l'on appelle stérile, car rien ne sera impossible à Dieu. » — Au moment où Aman vient d'obtenir d'Assuérus la proscription du peuple juif, Mardochée et Esther implorent contre celui-ci le secours de Dieu. La prière de Mardochée commence par ces mots : « Seigneur, Roi tout-puissant, je vous invoque ; car toutes choses sont soumises à votre pouvoir et il n'est personne qui puisse faire obstacle à votre volonté. » — Lorsque Notre-Seigneur eut averti ses disciples qu'il était plus facile à un chameau de passer par le trou de l'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, ceux-ci demandèrent : « Qui donc peut être sauvé ? » Jésus leur répondit : « Cela est impossible aux hommes, mais tout est possible à Dieu. »

Je pourrais vous citer encore quantité d'autres textes qui affirment directement ou indirectement la toute-puissance de Dieu. Remarquez bien qu'il ne s'agit pas ici de comparaisons qui pourraient être prises au sens large, mais d'affirmations formelles qui doivent être entendues au sens strict des mots.

La raison est d'accord avec l'Ecriture pour reconnaître la toute-puissance de Dieu. Tout être possède un mode d'action conforme à sa nature. L'objet inerte n'a pas d'activité propre ; il réclame pour agir l'intervention d'une force qui lui communiquera son mouvement. Ainsi la pierre n'agit pas par elle-même ; elle ne se déplace que grâce à la force de mon bras qui l'a lancée. La plante, qui est vivante, se développe selon les lois de la vie ; mais, devant par nature emprunter au sol une grande partie des éléments essentiels à sa subsistance et à son développement, elle est fixée au sol et ne peut pas d'elle-même changer de place. L'animal, doué d'une organisation plus parfaite, agit selon les tendances de son instinct. L'homme qui possède une intelligence, un cœur et une volonté, a une activité très différente de celle des êtres inférieurs et conditionnée par ses facultés. L'ange, qui n'est pas comme l'homme composé d'esprit et de matière, échappe aux exigences de la matière. Toutes les créatures, étant finies et dépendantes, n'ont qu'une activité limitée. Dieu, au contraire, étant infini et indépendant, possède une activité illimitée, ce qui revient à dire qu'il peut réaliser tout ce qu'il veut et que tous ses actes peuvent atteindre la perfection absolue. Limiter la puissance de Dieu, ce serait nier

son existence. Ou bien Dieu est tout-puissant, ou bien il n'existe pas.

Ces affirmations concordantes de l'Ecriture et de la raison trouvent leur écho dans la Tradition catholique. Tous les Pères de l'Eglise ont cru à la toute-puissance de Dieu et l'Eglise l'a toujours enseignée par ses symboles et ses définitions. C'est un des dogmes de notre foi.

II

L'homme est un être fini et dépendant, avons-nous dit. Etre fini, il ne peut dans son action dépasser les limites que le Créateur a assignées à sa nature. Etre dépendant, il a besoin pour agir d'une matière première et d'instruments. Encore que la science soit arrivée, de nos jours, à des réalisations merveilleuses, il n'en reste pas moins vrai que ces applications surprenantes supposent l'existence d'une matière première et l'utilisation d'instruments divers.

Ainsi la preuve de l'infirmité humaine est donnée par le développement même de la puissance de l'homme. Ne serait-ce que pour produire les objets de première nécessité, celui-ci a besoin d'une matière préexistante : d'une semence, de la terre et de l'eau pour faire pousser le blé dont il se nourrira ; de plantes et d'animaux pour fabriquer les vêtements qui le protégeront contre les intempéries ; de pierres et de bois pour construire les maisons qui l'abriteront. A plus forte raison, le machinisme moderne prouve la dépendance absolue de l'homme. Que deviendraient les inventions les plus utiles, si le pétrole et le charbon venaient à manquer ? Le besoin d'instruments pour les travaux les plus courants et les plus indispensables est attesté par les découvertes de la préhistoire. Dès les premiers temps de son existence, l'humanité a cherché à s'aider d'outils, si grossiers soient-ils. La chasse et la pêche, qui étaient les principales ressources des peuples primitifs, exigeaient l'emploi d'engins appropriés. Ces considérations sont si évidentes qu'il est inutile d'insister.

Voilà des sujétions auxquelles Dieu échappe. La dépendance de l'homme vis-à-vis de la matière est une imperfection qui est inconcevable en Dieu. Les miracles prouvent d'ailleurs qu'il en est ainsi, puisque le caractère étonnant de beaucoup d'entre eux provient justement de ce que Dieu agit sans le secours des causes secondes qui sont indispensables à l'homme.

Il y a cependant certaines choses que Dieu semble ne pas pouvoir faire. Dieu ne fera jamais, par exemple, un cercle carré. On dit dans le langage courant qu'il ne peut pas le faire ; mais c'est parce que les actes de ce genre sont soit contradictoires en eux-mêmes, soit contraires à sa sagesse qu'il ne peut pas les produire. De même Dieu ne peut pas sauver un homme qui refuse de se laisser sauver, non pas qu'il ne le puisse absolument parlant, mais parce que cela répugne à sa sagesse et au plan de rédemption qu'il a établi.

III

Deux conséquences pratiques découlent de la toute-puissance divine. Puisque Dieu est tout-puissant et que l'homme est vis-à-vis de lui dans un état d'absolue dépendance, celui-ci doit se soumettre humblement à son maître. Puisque Dieu est tout-puissant, en même temps qu'infiniment bon, l'homme doit mettre toute sa confiance en lui.

La soumission est l'un des actes qui répugnent le plus à notre nature déchue. C'est par un acte d'insoumission que le péché est entré dans le monde et chaque péché actuel renouvelle cet acte d'insubordination à la volonté divine. Avant l'homme, les mauvais anges ont refusé de se soumettre à Dieu et c'est sous leur inspiration que l'esprit de rébellion se développe dans l'humanité. Le cri fameux « Ni Dieu ni maître » est bien d'inspiration diabolique.

Et pourtant quoi de plus juste que cette soumission de la créature à son Créateur ? Est-ce que nous ne l'exigeons pas des enfants et des subordonnés ? Certaines théories modernes qui tendent à supprimer l'autorité de la famille ne font que la déplacer, car si l'enfant échappait à l'autorité de ses parents, ce serait pour retomber sous une autre autorité, plus dure que la première, celle de l'Etat. C'est cette incompréhension de l'autorité qui fait critiquer et rejeter par certains le vœu d'obéissance prononcé par les religieux. S'il s'agissait d'obéir à un homme comme tel, la critique serait valable ; mais le religieux voit dans son supérieur l'autorité même de Dieu et, à travers l'homme, c'est à Dieu qu'il entend se soumettre.

Le principe d'égalité, tant vanté depuis la Révolution, dénote une méconnaissance absolue des lois même de la vie. L'homme est un être dépendant ; c'est un fait contre lequel personne ne peut s'élever. Dépendant à l'égard de Dieu, il lui doit obéissance. Bien plus, Dieu a voulu que l'homme vécût dans une société hiérarchisée et par conséquent que les uns fussent soumis à d'autres chargés, comme représentants de Dieu, de leur commander. L'inégale répartition des talents exige d'ailleurs, elle aussi, cette subordination. Notre-Seigneur a donné à la société civile un modèle de constitution dans l'organisation de son Eglise qui repose sur la hiérarchie.

L'esprit d'indépendance est une conséquence du péché originel qui fut, nous l'avons dit, un acte de révolte. S'il est excusable d'en ressentir les manifestations, il ne saurait être permis d'y céder. L'homme qui se dresse contre Dieu, avant de commettre un péché, commet la plus grossière des sottises.

L'Evangile nous invite à la confiance en Dieu. « Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent ; ils n'amassent rien dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit... Considérez les lis des champs, comment ils croissent : ils ne travaillent ni ne filent. Et cependant je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux. » Et dans un

autre passage : « Si vous aviez de la foi gros comme un grain de sénevé, vous transporteriez les montagnes. » Il semble que Dieu tienne à souligner lui-même l'importance qu'il attache à la confiance de ses créatures, en multipliant les difficultés et les épreuves à l'origine des œuvres qu'il bénit.

Cette confiance, nous la manifesterons surtout dans notre vie surnaturelle. Nous sentons souvent en nous la révolte de l'esprit et des sens ; nos fautes passées nous ont fait toucher du doigt notre immense faiblesse. Seuls, nous serions voués à l'insuccès ; mais la grâce de Dieu est là pour suppléer à nos insuffisances et pour fortifier notre faiblesse. L'histoire de l'Eglise est une preuve mille fois renouvelée de l'intervention toute-puissante de Dieu. Celle-ci a triomphé de la faiblesse des Apôtres, de la haine des persécuteurs, des erreurs des hérétiques, et il n'y a pas une âme qui ne puisse affirmer qu'elle a senti bien des fois la force de Dieu agir en elle pour la soutenir, la protéger et la relever.

* *

M. f., la toute-puissance divine est un dogme qui gêne les orgueilleux. Les vrais enfants de Dieu, humbles parce qu'ils connaissent leur état d'êtres dépendants et les misères de la tentation et du péché, trouvent au contraire en elle une puissante raison d'espérer. Chaque jour en récitant, chaque dimanche en chantant notre *Credo,* renouvelons à Dieu l'humble soumission de nos cœurs et affirmons notre inébranlable confiance en sa grâce. A l'heure de la tentation, aimons à répéter la parole de l'Apôtre : « Je suis fort en celui qui me fortifie. » Son exemple et celui de tous les saints, sans parler de la promesse divine, nous sont une garantie que nous ne serons pas déçus dans notre espérance. Ainsi soit-il.

A L'ÉCOLE DES SAINTS

VII

SAINT FÉLIX, PRÊTRE ET MARTYR : LE PRÊTRE

Mes frères,

Le saint Curé d'Ars se plaignait, avec cet humour qui l'apparentait un peu à Voltaire, mais à un Voltaire sanctifié, que, dans le Bréviaire, il y ait beaucoup plus de Confesseurs pontifes que de simples prêtres à honorer. Ce sera entrer dans ses vues que de vous raconter l'histoire d'un prêtre qui, sans avoir accepté les dignités suprêmes de l'Eglise, n'en a pas moins forcé les portes du ciel.

I

Nole est une petite, mais ancienne ville d'Italie, qui se glorifie d'avoir donné deux saints au moins à l'Eglise : S. Paulin et S. Félix. C'est de ce dernier que nous désirons vous entretenir aujourd'hui.

Il vivait à cette époque de persécutions et de luttes qui, après beaucoup de sang répandu, devait se clore par le triomphe de la divine Vérité. Ordonné prêtre, il s'était fait distinguer par son zèle à attaquer les idoles, à les renverser, à faire disparaître ces symboles de l'erreur païenne. Naturellement les infidèles lui gardaient une noire rancune ; après l'avoir tourmenté de cent manières, ils arrivèrent à obtenir son incarcération. Mais la Providence veillait sur son dévoué serviteur et, comme il l'avait fait jadis pour son apôtre Pierre, le Seigneur envoya à Félix un ange qui le couvrit de sa protection, le fit, pendant la nuit, sortir de son cachot et lui enjoignit de rechercher, pour le secourir, l'évêque Maximien, pontife de la cité.

Maximien était un vieillard plein de foi, mais qui redoutait que ses faibles forces physiques ne défaillissent devant les horreurs du martyre. De peur de ne pouvoir résister aux supplices, il avait pris le parti de quitter sa ville et de se réfugier dans une forêt proche. Mais les intempéries et les privations avaient eu bien vite raison de sa faiblesse. Il allait mourir, loin de tous, lorsque la vigilante bonté du Seigneur, qui ne perd jamais de vue ses enfants, envoya Félix à son secours. Guidé par le ciel, celui-ci parvint à découvrir la retraite où gisait son chef presque inanimé. Il le soigna, le réconforta, puis le chargea sur ses épaules et parvint à le faire réfugier chez une veuve chrétienne où le vieillard serait désormais à l'abri.

Après ce geste de fidèle charité, Félix retourna à son travail habituel. Craignant peu de s'exposer à de nouvelles épreuves, puisqu'il combattait pour la gloire de Dieu, il repartit en guerre contre le culte des idoles, dont il démontrait avec force l'inanité. Son zèle suscita contre lui de nouveaux orages. Les païens, qui depuis longtemps le guettaient, organisèrent une attaque contre le missionnaire du Très-Haut.

Félix savait très bien que, s'il est glorieux d'affronter la mort pour le Christ, il est téméraire d'aller au-devant du martyre sans une nécessité réelle et que, de plus, l'un des devoirs de l'apôtre est de se conserver autant que Dieu le veut, dans l'intérêt des âmes fidèles et pour accomplir jusqu'au bout sa tâche sainte. Peut-être se souvint-il en cet instant de la consigne donnée par le Maître : « Si l'on vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre. » Au lieu de braver les ennemis attachés à sa perte, il prit sagement la résolution de disparaître, afin de laisser aux fureurs adverses le temps d'apaiser leur ardeur.

C'est alors que se produisit, en sa faveur, le curieux prodige qu'ont popularisé tant de légendes. Le Tout-Puissant, qui veillait sur lui et qui avait décidé qu'il ne mourrait pas encore, accourut à l'aide de son serviteur. Comme on le recherchait obstinément, Félix s'était caché dans un angle étroit formé par deux murailles. Mais les infidèles approchaient de sa cachette sans issue, et il allait infailliblement être découvert, lorsqu'en un instant l'accès de ce réduit se trouva recouvert par un amas considérable de toiles d'araignées. Derrière ce fragile écran, le prêtre demeu-

trait invisible ; personne, d'ailleurs, n'eût pu soupçonner que quelqu'un fût récemment passé par là. Dépités, déconcertés, les infidèles poursuivirent vainement leurs investigations et leurs fouilles. De guerre lasse, ils furent forcés d'abandonner leur proie et notre saint profita de ce répit pour se procurer un asile moins précaire.

Il fut abrité pendant trois mois chez une de ces femmes pieuses et vaillantes, comme il n'en a jamais manqué aux heures des périls de l'Eglise et qui savent s'exposer aux plus graves périls pour sauver leurs prêtres et leur Dieu. Dans cette maison isolée au milieu de la campagne, Félix se trouvait en sûreté. Puisque le ministère sacerdotal lui était provisoirement impossible, il attendit, en priant, que le Seigneur lui permît de retourner auprès de son troupeau.

L'heure tant désirée sonna enfin. La constance des martyrs et la grâce finirent par dominer, une fois de plus, les infernales rages. La persécution se ralentit pour bientôt s'éteindre. Dès les premiers symptômes annonciateurs d'une paix relative, Félix n'eut plus qu'une pensée : rejoindre les âmes dont il avait la charge. Il rentra discrètement dans la ville de Nole et se remit tout simplement à son humble labeur quotidien.

Les fidèles admiraient en lui l'exemple d'une vie héroïquement sainte et la sûreté d'une doctrine qu'il prêchait avec un succès toujours croissant. Le Seigneur multipliait les résultats de ses efforts et lui accordait même le don des miracles, qui l'aidait puissamment à convaincre les foules et à les entraîner aux pieds de Jésus-Christ. La vénération dont on l'entourait était telle qu'à maintes reprises on lui proposa de renoncer à son existence obscure et d'accepter la charge épiscopale, pour le plus grand bien de la cité. Mais Félix possédait autant d'humilité que de bravoure.

Paisiblement, mais implacablement, il repoussa toutes ces prières, qui lui paraissaient autant de tentations. Il s'obstina à se cantonner dans les simples fonctions dont il s'acquittait d'une manière si admirable. Il tenait à rester uniquement l'humble prêtre qui approche toutes les misères, qui peut plus facilement gagner le cœur des multitudes, qui, du matin au soir, se dévoue afin de relever les âmes, de les purifier, de les entraîner vers l'idéal.

Et cela dura pendant des années et des années, jusqu'au jour où le Très-Haut vint cueillir l'âme pieuse de son serviteur pour l'auréoler de gloire dans les cieux, tandis que le peuple désolé de Nole ensevelissait la dépouille de son saint auprès des portes de la ville, comme pour le constituer le défenseur de la cité.

II

Nul d'entre vous, m. f., ne contestera que l'existence de S. Félix ne représente une belle vie de prêtre. Le prêtre, en effet, n'est pas un homme comme les autres ; en l'appelant aux honneurs du sacerdoce, Dieu lui impose des devoirs plus rigoureux qu'à l'ensemble des fidèles chrétiens.

Remarquons tout d'abord que nul ne peut, de lui-même, prétendre à cette charge surnaturelle. La prêtrise est un don du ciel, une délégation de certains pouvoirs. L'homme qui par ambition, par vanité, par esprit de lucre, s'immiscerait dans les fonctions de l'autel, sans vocation, commettrait un véritable sacrilège. Pour affronter les responsabilités de cette charge céleste, il faut avant tout y être appelé par Dieu, « comme le fut jadis le pontife Aaron. » Pourquoi le suprême Pasteur se choisit-il, pour le représenter, tel adolescent plutôt que tel autre ? C'est là un de ces secrets de la Providence que nous ne pourrons jamais, ici-bas, élucider.

Mais si la vocation vient d'en-haut, il n'en reste pas moins qu'elle exige une coopération très ardue de la part de celui qui en est l'objet. Celui que le Seigneur réclame pour en faire son ministre n'a pas le droit de se dérober, et — retenez bien ceci, parents chrétiens — sa famille commettrait une faute lourde en le détournant de la voie où il se trouve sollicité. Il ne lui suffit pas, d'ailleurs, de répondre : présent. Il est ensuite tenu de travailler de toutes ses forces à se rendre digne de l'honneur qui lui échoit.

En tous temps, mais à notre époque surtout, il est indispensable que le prêtre possède une forte culture intellectuelle qui le mette à même de tenir son rang parmi les doctes et les notables, au cours des complexes affaires qu'il sera amené à traiter. Et ceci demande déjà un effort dont tout le monde n'est pas capable. Mais surtout il faut absolument que le prêtre abdique toute tendance au péché et même tout désir humain. Celui qui ne renoncerait pas à offenser Dieu ne serait pas apte à se faire le ministre de Dieu.

Quand il se prosterne sur les pavés du sanctuaire, le lévite qui va être consacré abdique totalement les espérances de ce monde. Désormais il ne s'appartiendra plus : il sera exclusivement l'homme de Dieu et de ses frères. Il deviendra, avant tout, l'esclave, la chose du Seigneur, car la première de ses obligations sera de rendre au Tout-Puissant le culte officiel du sacrifice et de la prière. Pour rendre à Dieu des hommages qui lui soient agréables et lui offrir des oblations qu'il puisse accepter, il faut avoir d'abord une âme essentiellement pure, une âme entièrement tournée vers le ciel et dégagée, sans réserve, des préoccupations vulgaires. Il faut être prêt à mourir plutôt que de négliger la moindre action que Dieu est en droit d'attendre de nous.

Et cette même abnégation doit se retrouver lorsque le prêtre quitte son église pour s'occuper du bien des âmes que le Seigneur a remises entre ses mains. S'intéresser aux enfants qui ont besoin d'être instruits dans la foi et orientés vers la vertu, aux malades qui attendent de nous les consolations suprêmes, aux faibles qu'il importe de soutenir, aux pécheurs qui aspirent après le pardon, aux pauvres qui sont les membres sacrés du corps mystique de Jésus, aux personnes d'élite qui tendent vers la perfection, aux œuvres mul-

tiples qui assurent, avec les cérémonies sacrées, la vitalité de l'Eglise, tout cela — et mille autres choses encore — ce n'est pas se détourner du bon Maître. C'est au contraire le servir, de la façon dont il a montré lui-même qu'il veut être servi, en la personne des créatures dont il a daigné faire ses frères et ses enfants.

Mais tout cela demande une somme de courage et de renoncement dont on aurait peine à se faire une idée. Avenir, fortune, santé, rien n'appartient plus à celui dont le Seigneur s'est réservé la disposition absolue. Un prêtre digne de ce nom doit se martyriser chaque jour.

Cette doctrine a sa contre-partie. Si vos prêtres doivent se livrer à vous, pensez-vous n'être pas tenus, en retour, par certaines obligations à leur égard ? Le Christ les a constitués vos péres et vos guides. Et vous ne devez jamais oublier qu'ils représentent le Maître auprès de vous, qu'ils sont, en quelque sorte, Jésus vivant au milieu de vous. N'est-il pas vrai que, trop souvent, vous les considérez un peu trop comme des hommes ordinaires, que vous les discutez, que vous vous attachez à déceler en eux les moindres traces des imperfections originelles ?

Dieu vous garde de cet esprit critique qui, en diminuant vos prêtres aux yeux du monde, n'aboutirait en somme qu'à vous nuire et à vous rabaisser vous-mêmes. Efforcez-vous, tout au contraire, de ne jamais regarder vos prêtres qu'avec les yeux de la foi. Pour quiconque possède un cœur vraiment chrétien, le sacerdoce transparaît et rayonne à travers les enveloppes matérielles. Soyez de ces catholiques convaincus qui rendent à Dieu ce qui est à Dieu en accomplissant les devoirs prescrits envers ceux qui se sont dédiés à lui.

— Quels devoirs ? demanderez-vous.

— Avant tout l'honneur et le respect, puisque ces âmes consacrées détiennent une parcelle de l'autorité surnaturelle. Puis l'obéissance, car nous avons reçu la mission de vous transmettre les ordres de Dieu. Puis l'affection filiale et dévouée, et la collaboration généreuse à toutes les œuvres qui contribuent à la diffusion de l'apostolat. Puis encore l'appui, le soutien moral dans les conversations ou les controverses, et même ce secours matériel que des circonstances douloureuses obligent le clergé de France à demander à ses enfants.

Est-ce trop attendre de votre bonne volonté que d'espérer que vous ne nous refuserez point ce que la loi suprême de Jésus nous oblige à vous demander ? Restez donc unis avec nous comme nous le sommes avec le Christ. La catholicité tout entière ne doit faire qu'un corps et qu'une âme, à travers les degrés de la hiérarchie. Si certains d'entre nous ont été divinement élus pour être placés à la tête de l'Eglise, les autres, loin de les jalouser, doivent se sentir solidaires de leurs pasteurs. Ainsi notre action commune et réglée sera féconde et bénie. Ainsi se trouvera réalisé le vœu ardent que formulait Notre-Seigneur à l'instant de partir pour la villa de Gethsémani : « Je vous prie, ô Père, qu'ils soient un comme nous sommes un. »

VIII

S. PAUL, PREMIER ERMITE : LA VIE CÉNOBITIQUE

Mes frères,

Au début de l'ère chrétienne, l'Egypte était un centre de civilisation très raffinée. Toutes les élégances romaines y avaient acquis droit de cité et se combinaient avec les coutumes indigènes, très polies également, du pays des Pharaons. Pour qui connaît l'histoire, cela revient à dire que, sous les plus brillantes apparences, se cachait une effroyable dépravation. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner si, de temps à autre, un jeune homme à l'âme droite, écœuré par les perpétuelles orgies qui s'étalaient publiquement et avec faste, se retirait du monde et remontait la vallée du Nil pour aller sauvegarder sa vertu dans cette contrée que l'on appelait la Thébaïde. Précisément parce que cette région était stérile et désertique, parce qu'elle ne pouvait pas tenter les hommes amollis et voluptueux des villes, elle fut choisie comme refuge par les chrétiens austères qui recherchaient le calme et le silence pour se sanctifier par la prière, la mortification et la contemplation.

I

Le premier qui donna le signal de cette émigration fut S. Paul, qui, orphelin dès l'âge de quinze ans, se trouvait libre de disposer de lui-même et jugeait avec droiture que son adolescence était en péril au milieu des fêtes païennes. Précisément à cette époque, la persécution de Dèce et de Valérien faisait rage, et Paul était trop notoirement connu comme chrétien pour escompter la clémence ou l'inattention des bourreaux.

Il se voyait ainsi menacé à la fois par la corruption des plaisirs et par la perspective des supplices. Il prit le parti le plus sage. Un beau jour, il se débarrassa, entre les mains des pauvres, des richesses qui l'encombraient, il se mit en route vers le désert et ne s'arrêta que lorsque, en des lieux inconnus des hommes, il eut trouvé une petite grotte dont il fit aussitôt sa résidence.

Sa vie matérielle devint alors d'une simplicité extrême. Absolument isolé de tous, il n'avait plus de relations qu'avec Dieu. Cela lui permettait de se contenter, pour vêtement, d'une tunique grossièrement tressée avec les fibres de ce même palmier dont les dattes suffisaient à le nourrir. Mais si les soins du corps étaient réduits au minimum, il n'en était pas de même de ceux de l'âme. A part quelques heures employées à un bref repos sur la terre nue ou à quelque indispensable travail manuel, la journée entière était consacrée à Dieu. Elle s'écoulait, trop vite au gré du solitaire, dans la récitation des psaumes et des prières, dans les macérations et les jeûnes, dans la méditation des mystères divins.

Par une de ces attentions maternelles que la Providence prodigue à ceux de ses enfants qui l'aiment, lorsque le soleil s'inclinait vers le couchant, un corbeau accourait chaque jour à tire-

d'ailes du fond du désert et déposait aux pieds de l'ermite la moitié d'un pain mystérieusement préparé pour accompagner les quelques fruits dont il faisait sa nourriture.

Pourquoi seulement la moitié d'un pain ? demanderont peut-être les plus curieux d'entre vous. Vous n'allez pas tarder à le savoir.

L'existence solitaire de S. Paul se prolongea pendant près d'un siècle. Entré tout jeune dans les sables de la Thébaïde, il avait près de cent dix ans lorsque la bienveillance de Dieu lui ménagea, avant sa mort, la consolation d'une visite. Un matin, en effet, l'ermite vit approcher de sa grotte un vieillard nonagénaire en qui un avertissement céleste lui fit reconnaître son compatriote S. Antoine, abbé d'un monastère fondé aux environs.

L'exemple de Paul, en effet, avait été suivi : des multitudes d'âmes saintes peuplaient maintenant la contrée. Seulement, tandis que les unes, plus éprises de silence, se cachaient dans des lieux inaccessibles, d'autres, au contraire, se groupaient dans d'humbles cabanes pour y mener la vie commune sous les lois de l'obéissance. On les appelait des « cénobites, » au sens strict de ce mot qui signifie « vivre ensemble, » par opposition aux moines proprement dits, dont le nom veut dire « seul. » Les uns et les autres, d'ailleurs, tendaient au même but de sanctification et de prière, et il ne divergeaient que par les détails de l'existence à laquelle Dieu les avait appelés.

S. Antoine, donc, vint voir S. Paul. Et, pour bien indiquer que cette démarche avait été suggérée par le Seigneur, le corbeau familier de l'ermite apporta ce jour-là un pain entier, ce dont les deux convives rendirent grâces au ciel, en prenant leur repas auprès d'une fontaine. Après une journée passée en conversations pieuses, en échange de pensées hautes et saintes, les deux amis — car leurs cœurs s'étaient rapprochés l'un de l'autre dans la commune charité du Christ — occupèrent la nuit à chanter les louanges divines. Comme l'aurore commençait à dorer l'azur du firmament, S. Paul, à qui Dieu dévoilait les perspectives de l'avenir, parla longuement de sa mort prochaine; il exprima le vœu d'être enseveli dans le manteau qu'il avait reçu de S. Athanase et qu'il conservait comme une relique.

Antoine prit le chemin du retour, car son devoir de chef ne lui permettait guère d'abandonner ses anachorètes. Mais au bout de quelques milles, une apparition fulgurante éblouit ses yeux : c'étaient les chœurs triomphants des anges, le groupe éclatant des prophètes et des apôtres qui remontaient en chantant vers le ciel, entraînant avec eux l'âme de l'ermite Paul. En hâte, Antoine revint à la caverne qu'il venait de quitter et où il trouva le cadavre du premier moine, qui était mort à genoux, le regard et les mains élevés vers les cieux.

Après de ferventes oraisons, il songea à rendre les derniers honneurs à cette dépouille sacrée. Mais tout manquait dans ce désert, même une bêche pour creuser la terre. Et voici que soudain un nouveau prodige s'opéra. De quelque antre lointain surgirent deux lions, qui d'abord se précipitèrent vers le corps béni, se prosternèrent et répandirent sur lui des larmes qui semblaient humaines. Bientôt les fauves se redressèrent et, de leurs griffes puissantes, creusèrent une fosse où l'abbé put déposer son compagnon de la veille et sur laquelle il édifia un tertre à la manière des chrétiens. Quand il repartit pour son monastère, S. Antoine emporta un souvenir précieux : c'était la tunique en feuilles de palmier qui avait été l'unique vêtement de Paul. Il la conserva pour s'en revêtir à son tour aux jours des grandes fêtes, en mémoire de celui qui avait été l'initiateur de la vie monastique et dont l'exemple devait entraîner tant d'âmes dans les voies de la sainteté.

II

Ce simple récit amène invinciblement notre attention sur l'importance surnaturelle de la vie cénobitique. Depuis longtemps, ceux des hommes qui ne jugent les choses que sous l'angle étroit des contingences terrestres, par rapport aux succès, à l'argent, au plaisir, ont demandé : « A quoi bon les moines ? » Et, de nos jours, leurs clameurs ont été si fortes qu'elles ont abouti à faire voter les lois abominables qui contraignirent les religieux français à l'exil.

A quoi bon les moines ? D'abord à obtenir du bon Dieu, par leurs expiations, leurs intercessions, leurs prières, le pardon des péchés du monde. Songez un instant à la multitude de fautes qui se commettent chaque jour, à la foule d'hommes qui vit sans jamais songer à Dieu, sans jamais lui rendre un seul des devoirs que pourtant il exige. En présence d'un tel débordement d'iniquité, est-il téméraire de se demander si les redoutables châtiments divins ne se seraient pas, depuis longtemps, appesantis sur l'univers coupable, sans l'intervention des religieux, des Sœurs cloîtrées, dont les âmes sont pures et agréables au Seigneur et qui consument leurs jours à s'offrir comme des victimes ?

Le moine est l'auxiliaire du missionnaire : il obtient les grâces de conversion et de salut par ses oblations constantes, tout aussi efficacement que le prédicateur ou le prêtre du ministère paroissial par son action directe, et cela en vertu du principe de la communion des saints.

Personne n'oserait contester au moine le droit de vivre suivant la règle qu'il a librement choisie, suivant les vœux qu'il a émis en toute indépendance, qui ne lèsent les droits de personne et lui permettent de s'élever jusqu'aux sphères de l'au-delà. Il peut disposer de sa personne pour la sainteté tout aussi bien que d'autres en abusent pour le mal. Mais son ambition désintéressée et surnaturelle ne s'arrête pas à ces limites. Il rêve d'assurer d'abord à Dieu la « *laus perennis,* » le culte du perpétuel hommage de la terre, et de procurer en même temps à son prochain l'inestimable bénéfice de ses interventions et de ses souffrances volontaires. On voit que, du point de vue chré-

tien, son rôle a une portée d'ordre général et une immense utilité sociale.

Ce n'est pas tout. Le cénobite a généralement dans sa règle un chapitre qui l'astreint, chaque jour pendant un temps déterminé, à un labeur que nous appellerions terrestre s'il n'était pas accompli, comme les autres exercices, uniquement en vue du ciel. Dans quelques Ordres, chez les Bénédictins surtout, ce travail est intellectuel ou artistique. Ailleurs, chez les Trappistes cisterciens, par exemple, il s'agit d'un véritable travail manuel.

Que l'on vienne dire que cet effort ne profite pas à la collectivité ! Il suffit, pour réfuter cette assertion, de relire l'histoire de l'Europe. Après les invasions des ɪᴠe et ᴠe siècles, le vieux monde était ravagé de fond en comble. Bien des villes avaient été incendiées après le pillage. Les campagnes désertes ne produisaient plus que des ronces ; des forêts sauvages poussaient partout sur les ruines et les populations désolées, errantes, misérables, ne trouvaient plus de blé pour faire du pain. Aucune réorganisation administrative n'était possible, car les autorités temporelles avaient été brisées par les émules d'Attila ou s'étaient réfugiées, loin de notre terre de détresse, sous la protection précaire des remparts de Byzance.

Mais là où nulle force humaine ne pouvait même essayer de reconstruire une civilisation écroulée, une puissance divine surgit pour l'entreprendre. Les moines se firent bûcherons pour élaguer les espaces nécessaires à la culture ; ils devinrent pionniers pour tracer des routes et lancer des ponts sur les fleuves ; ils apprirent l'architecture pour bâtir non seulement des sanctuaires, mais encore des bourgades qui abriteraient leurs disciples. Ils furent aussi maîtres d'école : en enseignant le catéchisme, ils apprirent aussi aux peuples les éléments des sciences anciennes dont eux seuls, dans l'universel désarroi, avaient conservé le souvenir.

Si nos ancêtres ne sont pas retombés dans la barbarie, c'est à des moines qu'ils le doivent. Voyez plutôt, simplement en France, combien de cités et de villages portent encore le nom de l'abbé ou de l'ermite qui les fonda ou qui les protégea après les avoir fait renaître de leurs cendres ? Si les moines n'avaient pas été des bienfaiteurs publics, leur aurait-on rendu pareil hommage ? Et lorsque la tempête fut conjurée, lorsque les religieux remirent progressivement aux chefs civils qui recommençaient à apparaître, le pouvoir dont ils avaient assumé la charge aux heures de l'angoisse, ils ne cessèrent pas de se consacrer à des œuvres qui produisent encore, de nos jours, au point de vue agricole et industriel comme dans le domaine des lettres et des arts, les plus admirables résultats.

Que tout cela ait procuré aux abbayes de vastes propriétés et de grandes richesses, je suis le premier à le reconnaître. Mais là encore tout est profit pour le peuple chrétien ; rien ne reste à l'avantage du moine. Il est l'unique ouvrier qui travaille pour rien ou, plus exactement, pour Dieu. Son vœu de pauvreté lui interdit la moindre possession personnelle. Après des années de fatigues, il n'obtiendra qu'un domaine : ce sera une croix de bois noir plantée sur une fosse ignorée dans un cimetière inconnu. Tout ce qu'il aura pu gagner aura été, sans même qu'il le sache, distribué en aumônes, en secours, en bonnes œuvres. Ses mains auront créé du bien-être ici-bas, et lui-même n'en aura jamais profité.

Voilà à quoi servent les moines. Ils édifient notre bonheur en ce monde et pour l'éternité. Nous devons donc les honorer, nous devons les aider au besoin, mais nous devons aussi les défendre. Ils sont trop souvent calomniés, persécutés, exilés sur des terres étrangères. Les monastères sont des foyers de science, de paix, de sainteté. C'est à nous qu'il appartient de les faire refleurir nombreux dans le pays que nous aimons et sur lequel les mérites de ces écoles d'héroïsme attireront toujours davantage les bénédictions du Très-Haut.

IX

S. RAYMOND DE PENNAFORT : LE MINISTÈRE PÉNITENTIEL

Mes frères,

Au début du xɪɪɪe siècle, la noble famille de Pennafort était bien connue à Barcelone. Plus encore que de ses fiefs et de ses hommes d'armes, elle s'enorgueillissait d'une espérance qui semblait lui promettre un avenir plus glorieux encore que son honorable passé. La Providence lui avait donné, en effet, un héritier qui, dès son enfance, s'annonçait comme un futur triomphateur dans les luttes de l'existence. Grand, robuste et beau, il était doué d'une âme droite et d'une intelligence aussi profonde que judicieuse.

I

Ses parents ne négligèrent rien pour parfaire l'éducation de ce fils tant aimé qu'ils appelaient Raymond. Après des études littéraires poussées aussi loin qu'il était alors possible en Espagne, l'adolescent fut envoyé à la célèbre Université de Bologne où fleurissait alors l'enseignement du droit. Pas plus que les Décrétales canoniques, les textes de droit romain n'effrayèrent l'étudiant espagnol, qui, à l'admiration de tous, se classa promptement parmi les maîtres.

Cependant Raymond se souvenait que la science profane, et même quelquefois la science sacrée, expose à l'orgueil. Il se prémunit contre cette tentation par une piété loyale et fervente, une stricte discipline de vie chrétienne qui firent de lui, en même temps qu'un brillant lauréat, un des plus édifiants modèles à proposer à ses condisciples. Sa réputation se répandit si bien qu'elle parvint aux oreilles de l'évêque de Barcelone, qui traversait la ville en revenant d'un voyage à Rome. Le prélat se souvint, avec beaucoup d'à-propos, que ce jeune prodige dont il entendait vanter partout la vertu et le savoir lui revenait de droit,

puisqu'il était sujet de son diocèse. Il le supplia de revenir avec lui, pour le bien de sa patrie. Raymond paraît avoir quelque peu hésité, chose assez naturelle, car on lui demandait un réel sacrifice. Mais l'amour de Dieu et l'esprit d'obéissance triomphèrent bientôt. Quelque temps après, on admirait en lui un jeune chanoine qui donnait à tous l'exemple de la piété, de la modestie, de l'orthodoxie, et qui ne cachait pas que ses progrès vers l'idéal étaient soutenus par la Sainte Vierge, pour qui il avait le culte d'un fils.

Si sainte et si occupée qu'elle fût, la vie de prêtre séculier parut encore trop facile à Raymond de Pennafort. Pour s'élever toujours au-dessus de lui-même, à quarante-cinq ans, il demanda son admission dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, qui menaient alors une rude bataille contre les descendants des Maures et qui maintenaient avec force l'intégrité de la doctrine contre les hérésies toujours frémissantes. Il se dévoua principalement à évangéliser les pauvres et les ignorants.

La Providence avait permis qu'un autre saint — Pierre Nolasque — le choisît comme confesseur. Entre ces deux âmes d'élite, l'intimité s'établit bientôt. On échangea des vues surnaturelles, des projets sublimes d'apostolat. Il y avait, à cette époque, une foule de malheureux plus abandonnés que tous les autres : c'étaient les chrétiens que les Arabes venaient fréquemment enlever sur les rivages de la Méditerranée, pour les emmener en captivité et les contraindre à embrasser l'Islamisme. Trop souvent les coups, les cachots, les supplices avaient raison du courage de ces pauvres gens qui, pour voir adoucir leur sort, reniaient la foi catholique.

Il était de la dernière urgence de venir à leur secours. Le roi catholique Jacques Ier d'Aragon y avait déjà songé ; Pierre et Raymond y pensèrent à leur tour. Ils hésitaient néanmoins, tant l'entreprise paraissait surhumaine. Mais, dans une apparition mémorable, la Sainte Vierge daigna elle-même lever leurs doutes. L'Ordre de la Merci fut fondé, pour le rachat des captifs. Ce fut Raymond qui eut la douce charge d'en fixer les premières règles et de lui donner comme chef, avec l'approbation de l'Eglise Romaine, son ami S. Pierre Nolasque, si manifestement appelé par Dieu à ce rude, mais fécond labeur.

Cependant le pape Grégoire IX avait eu son attention attirée par tout ce que la renommée répandait de louanges au sujet du Frère Prêcheur Raymond de Pennafort. Il lui enjoignit de venir dans la Ville Eternelle et le prit pour son chapelain et son directeur de conscience. Comme cette charge laissait de nombreux loisirs, le Souverain Pontife voulut les utiliser en chargeant son confesseur d'une tâche magistrale : celle de réunir en un seul volume les lois, les décrets, les textes multiples du droit canonique, jusqu'alors épars et presque impossibles à connaître. On comprend sans peine combien cette œuvre fit faire de progrès à la jurisprudence ecclésiastique et l'on ne sera pas étonné d'apprendre que S. Raymond s'en acquitta avec un zèle remarquable. Le Pape avait cru le récompenser en lui offrant l'archevêché de Tarragone ; ses instances ne purent vaincre l'humilité du religieux qui demanda, tout au contraire, une grâce bien différente : la faveur d'abdiquer le gouvernement des Frères Prêcheurs, qu'il détenait depuis deux ans.

Aussitôt libéré, Raymond retourna dans son pays, auquel il rendit bientôt un éminent service, en aidant le roi Jacques Ier à établir les tribunaux ecclésiastiques de l'Inquisition. Vous êtes trop éclairés et trop croyants, m. f., pour que ce mot vous épouvante. Malgré les calomnies multipliées depuis deux siècles par des ignorants et des sectaires, vous savez que les Inquisiteurs d'Eglise avaient simplement pour mission de rechercher les erreurs doctrinales si répandues, alors, dans le sud d'une Europe qui avait trop subi le contact judaïque et musulman. Vous savez que la férocité qu'on leur prête, n'est, d'une manière générale, qu'une odieuse légende. L'Inquisition a sauvé le vieux monde et la civilisation chrétienne en dressant une barrière contre les assauts des révolutions de l'époque et en maintenant la pureté de la foi. Loin de blâmer les Inquisiteurs, il faut admirer leur clairvoyance et leur courage.

Au surplus, Dieu même, parfois, a témoigné en leur faveur. N'était-ce pas, par exemple, une approbation éclatante que ce pouvoir des miracles accordé à Raymond de Pennafort et qui se manifesta si souvent ? Aussi notre Dominicain put-il poursuivre son entreprise, au cours de sa longue vieillesse, en toute sûreté de conscience. Quand il s'endormit dans le Seigneur, son âme était pleine de justice et de paix, comme devait l'affirmer plus tard le pape Clément VIII par le fait de sa canonisation.

II

La carrière sainte dont nous avons indiqué les grandes lignes fut en partie consacrée à la purification des âmes. Tour à tour canoniste, confesseur, apôtre des captifs parfois renégats, inquisiteur, S. Raymond de Pennafort s'est attaché à libérer ses frères de l'esclavage du péché. Il leur rendait ainsi un service dont nous comprendrons mieux la portée, et dont nous bénéficierons nous-mêmes, si nous nous attachons à réfléchir sur l'importance du ministère pénitentiel dans la vie catholique.

Le péché originel marque tout homme d'un stigmate que le baptême efface, sans doute, mais qui laisse néanmoins en nous une propension vers l'ignorance et le mal. Nous saisissons peu les lois que Dieu veut nous voir observer ; et même quand nous arrivons à les connaître, nous sommes enclins à les enfreindre, parce que notre désir de jouissance domine la voix de notre raison. De là résulte un grave péril de damnation. Il est donc de toute importance que des maîtres autorisés nous éclairent sur les ordres ou les défenses du Seigneur et que les ministres de Dieu absolvent les coupables que nous sommes.

Mais leur effort serait perdu si nous n'y joignions pas notre collaboration personnelle. Appliquons-nous, avant tout, à mieux étudier les lois de la morale religieuse, les préceptes sacrés de l'Eglise, hors desquels il n'est point de salut. Cette science capitale est trop négligée de nos jours. Jadis une éducation profondément chrétienne apprenait à chacun, en détail, dès l'enfance, ce qu'il faut faire ou éviter pour mériter le paradis. Maintenant, hélas! la plupart des fidèles ne connaissent de leur religion que ce résumé succinct — précieux sans doute, mais toutefois rudimentaire — que l'on appelle le catéchisme. Et encore, l'on serait heureux de pouvoir affirmer que tous les chrétiens savent leur catéchisme!

Des multitudes de transgressions proviennent de cette apathie, de cette indifférence au sujet des lois divines. Réagissons contre l'universelle ignorance; ne craignons pas de nous remettre à l'étude, veillons à ce que les âmes dont nous avons la garde et la responsabilité soient instruites à fond des choses du salut.

Ainsi nous éviterons bien des fautes. Mais il arrivera tout de même que notre faiblesse humaine nous entraînera à commettre des actes mauvais qui déplaisent à Dieu. Alors l'Eglise mettra à notre disposition, pour nous réconcilier avec le ciel et nous rétablir dans nos droits surnaturels, ses prêtres qui, au tribunal de la Pénitence, auront le droit de nous pardonner au nom du Très-Haut.

L'institution du sacrement de Pénitence est l'une des plus magnifiques preuves que le Seigneur ait pu nous donner de son amour. Lorsque quelqu'un s'est révolté contre lui, il aurait, certes, le droit de se détourner à jamais de lui, de l'abandonner à lui-même et à l'enfer. Mais il est avant tout un Père et il ouvre sans cesse ses bras, en un geste d'accueil, au criminel qui veut revenir à lui.

Toutefois, avant de produire son effet, la pénitence suppose un certain nombre de conditions essentielles. Elle requiert, d'abord, la connaissance des fautes commises, car si nous ne savions même pas en quoi nous avons péché, comment pourrions-nous concevoir du repentir? L'examen de conscience, loyalement accompli, sans faux-fuyants, sans réticences, doit être le premier geste du croyant qui veut recevoir l'absolution.

Une fois que nous nous sommes rendu compte de tous nos délits, il faut en avoir le repentir. Et les motifs ne manquent pas pour exciter en nous de sincères regrets. Il y a d'abord la considération de Dieu notre but, notre fin suprême, de Dieu infiniment bon et infiniment aimable, dont nous nous sommes volontairement détournés, afin d'agir suivant nos caprices.

Si une contrition absolument parfaite semble trop difficile à atteindre pour nos âmes tièdes ou timides, pensons ensuite à d'autres motifs qui, quoique moins élevés, suffiront à nous disposer à la réception du sacrement. Considérons les souffrances de Jésus, supplicié pour notre rachat, et envers qui nous manifesterions la plus monstrueuse ingratitude si nous laissions perdre les mérites rédempteurs qu'il a conquis pour nous au prix de son sang et de sa mort. Considérons la laideur du péché, qui ravale et dégrade l'âme, le paradis, où notre trône était préparé et que nos crimes nous ont fermé, l'enfer qui entr'ouvre ses gouffres sous nos pas. Tout cela ne suffira-t-il pas à nous émouvoir, à nous inspirer de saints remords et nous faire jeter vers les cieux le cri de l'enfant coupable envers son Père?

C'est alors, alors seulement, que nous franchirons le seuil du confessionnal où le prêtre de Jésus-Christ, à la fois juge, médecin et père, nous attend pour prononcer la sentence, généralement libératrice, pour panser nos blessures spirituelles, pour nous encourager à mieux faire à l'avenir.

Nos aveux, là, seront complets et rigoureusement sincères. Sans doute, ils comportent une certaine humiliation ; mais comme cette peine — d'ailleurs amoindrie par le secret inviolable dont nous avons la garantie — sera légère, en comparaison des autres châtiments qui nous attendraient dans l'éternité, si nous ne nous courbions pas, en ce monde, sous la main du représentant divin qui a reçu le pouvoir de délier les consciences!

Souvenez-vous surtout, m. f., qu'il ne suffit point de déclarer ses fautes, ni même de déplorer un passé honteux ; il faut encore prévoir l'avenir et prendre la résolution ferme de ne plus retomber dans le péché. Notre repentir n'en serait pas un, en effet, s'il ne comportait pas la volonté de changer de vie. Ce serait une dérision que d'implorer le pardon céleste, avec l'arrière-pensée de se révolter à nouveau, dès que l'occasion se présentera.

Le ferme propos et la satisfaction, c'est-à-dire la réparation du mal commis, sont absolument indispensables au sacrement de Pénitence. Rien de tout cela, d'ailleurs, ne demande des efforts surhumains. Sachons donc user — et user souvent — de ce remède surnaturel qui ressuscite les âmes mortes. Et remercions une fois de plus la prévoyante bonté du Seigneur qui a organisé dans son Eglise un ministère d'indulgente pénitence, pour nous élever au-dessus de nous-mêmes et nous conduire à l'immortalité.

AUX ENFANTS DE MARIE

XCV

L'OUBLI DE LA SAINTE COMMUNION

Il y a aujourd'hui, chez un trop grand nombre de jeunes filles, à l'égard de la Sainte Eucharistie, une indifférence qui étonne.

I

Cette indifférence, à quoi faut-il l'attribuer? Vous ne communiez pas parce que vous ne voulez pas en prendre la peine. Il faudrait se déranger la veille pour se confesser, il faudrait se déranger

aussi le matin du jour où l'on doit communier ! Sans qu'on y prenne garde, au fond, on a peur de se gêner, on obéit à une mollesse coupable. « Eh quoi ! disait Notre-Seigneur à ses Apôtres, lorsque, la veille même de la Passion, il les trouva endormis au Jardin des Olives, vous ne pouvez donc pas veiller une heure avec moi ? » (Marc, XIV, 37). Ces paroles, à combien d'entre nous ne les adresse-t-il pas, comme un reproche pour notre peu de générosité envers l'adorable Eucharistie ! Afin de s'unir à nous, il s'abaisse, il s'humilie, il renonce à tout l'éclat de sa gloire, et pour lui nous ne savons pas accepter un sacrifice. Il faudrait, pour communier, se lever un peu plus tôt ou dire une prière un peu plus longue, et on n'a pas le courage de s'y astreindre.

Souvent encore, pour certaines jeunes filles, la communion est une chose importune que l'on écarte. Peut-être conservera-t-on assez de foi pour ne pas la faire indignement, sachant que la sainte communion ne peut s'allier avec une conscience dissipée, coupable. Mais on en reste là. La communion nous obligerait à observer certaines lois, à renoncer à telle scène de divertissement, à nous éloigner d'une occasion dangereuse, au moins à mettre entre notre piété et nos actes la proportion nécessaire, en un mot à garder des mesures. La communion tourmente notre repos et nos fantaisies ; et pour goûter un plaisir ininterrompu et sans trouble, nous n'y prenons part que de loin en loin.

II

Lorsque nous agissons de la sorte, nous ne calculons pas le préjudice qui en résulte.

Moins on communie, moins on a de grâces. La raison en est facile à saisir. En vous éloignant de la sainte Table, vous vous éloignez de Jésus-Christ, la source intarissable de toutes grâces et qui ne les distribue nulle part ailleurs avec autant de générosité. La prière fait descendre la grâce avec mesure ; l'Eucharistie en est la source jaillissante, qui se répand avec profusion dans notre âme. Par elle Jésus ne nous permet pas seulement une intimité de voisinage : il se donne lui-même, il nous livre l'abondance de ses trésors. Mais si nos communions ne se suivent qu'à de rares intervalles, elles peuvent à peine entretenir en nous la vie surnaturelle.

Moins on communie, moins on a de force. Pourquoi encore ? Le vrai soutien de l'âme, son appui, se trouve dans l'Eucharistie reçue avec amour. Il n'est pas rare de nous entendre dire lorsqu'une épreuve se prolonge : « Je suis à bout, je n'en puis plus ! » Cette plainte, nous la répétons, au milieu des ennuis et des difficultés de toutes sortes que nous vaut le monde, peut-être même la famille où nous vivons. Vous êtes à bout de forces, mais parce que vous le voulez bien. Interrogez ceux qui connaissent le tête à tête avec la douleur et qui communient, ils vous diront : « Il n'est pas une seule peine dont on ne puisse supporter le poids après un quart d'heure d'actions de grâces. »

Moins on communie, moins on a de vigilance et d'attention sur soi-même. Reportez-vous au temps où vos communions étaient plus fréquentes : vous meniez alors une vie vraiment chrétienne, docile aux inspirations divines, fidèle aux pratiques d'une piété sincère. La communion était pour vous une joie, un bonheur ; vous aimiez à vous retrouver avec Dieu souvent pour l'entretenir de vos peines et de vos misères. Mais quel changement depuis que vous vous êtes éloignées de la Table sainte ! La vie ne se ressemble plus ; le monde a pris dans votre âme la première place, un tourbillon incessant vous agite, les plus funestes inclinations grandissent en vous comme les ronces et les épines au milieu d'une terre inculte.

Il y a donc pour nous un intérêt de premier ordre à garder envers la Sainte Eucharistie une piété éclairée et fervente. Ce n'est pas assez que ce Dieu de bonté et d'amour nous ait préparé un banquet céleste, ni qu'il nous y ait réservé une place ; demandons-lui de nous rendre saintement avides de ce pain des anges devenu, par un prodige admirable, le pain des hommes. Voilà bien la plus grande grâce que nous puissions solliciter, puisque, en allant à Jésus et en le recevant dans nos cœurs, nous allons à la source inépuisable de toutes les forces surnaturelles.

* *

La marque certaine d'une santé compromise, altérée, le signe d'une maladie dont on porte en soi le germe, est le dégoût d'une nourriture saine ; perdre l'habitude de la sainte communion ne constitue pas un moindre péril pour la santé de l'âme. Tout en vous appliquant au mieux à votre tâche quotidienne, sachez vous ménager de temps à autre le bonheur d'une communion. Ne dites pas que vous en êtes indignes. Communier, nous en sommes tous indignes sans doute ; mais, selon la belle pensée de sainte Catherine de Sienne, Jésus est toujours digne de nous faire du bien, et c'est pour cela qu'il aime à venir souvent reposer dans nos cœurs.

EXPLICATION DU CATÉCHISME

8e LEÇON

LA VIE DE JÉSUS-CHRIST

Q. 72. — *Où est racontée la vie de Jésus-Christ ?*

R. — *La vie de Jésus-Christ est racontée dans les quatre Evangiles, écrits par S. Mathieu, S. Marc, S. Luc et S. Jean.*

N.-S. Jésus-Christ a prêché, c'est-à-dire parlé aux personnes qu'il rencontrait ou qui le suivaient. Il n'a rien écrit. Avant de quitter cette terre, le jour de l'Ascension, pour retourner près de son Père, il donna l'ordre à ses Apôtres d'aller prêcher, à son exemple. C'est ce qu'ils firent. Mais, ne pouvant être partout à la fois et sachant qu'ils devaient mourir un jour, plusieurs d'entre eux

mirent par écrit l'essentiel de leur prédication. C'est ainsi que deux Apôtres, S. Mathieu et S. Jean, racontèrent par écrit la vie du Sauveur.

S. Mathieu était un ancien publicain, sorte de percepteur des impôts. Il avait vécu pendant plusieurs années avec Jésus ; il était donc bien renseigné sur sa vie et sa doctrine. Il composa son récit pour les chrétiens de érusalem qu'il allait bientôt quitter : il l'écrivit donc dans leur langue, c'est-à-dire en araméen.

S. Jean était le disciple préféré de Jésus. C'est le seul des Apôtres qui se soit trouvé au pied de la croix pendant l'agonie de Notre-Seigneur. C'est à lui que celui-ci confia sa mère, la Vierge Marie. Il composa son Evangile en grec, probablement à Ephèse où il mourut.

Les deux autres Evangiles n'ont pas été écrits par des Apôtres. S. Marc appartenait à une famille qui avait des relations avec S. Pierre. Il composa son ouvrage en grec pour conserver aux fidèles de Rome la prédication de l'Apôtre qui les avait convertis à la foi.

S. Luc, enfin, était un médecin d'Antioche, disciple de S. Paul. Son Evangile a été écrit en grec, à l'intention des grecs convertis au christianisme. L'auteur avait connu des disciples du Christ, des saintes femmes et avait pu recueillir auprès d'eux de précieux renseignements.

Les évangiles de S. Mathieu, de S. Marc et de S. Luc offrent beaucoup de ressemblances dans la manière de présenter les faits, dans le style et les expressions. En les disposant sur trois colonnes parallèles, on peut remarquer facilement ces ressemblances. On les nomme Evangiles *synoptiques*, d'un mot grec qui signifie « vue d'ensemble, » parce qu'ils présentent une vue d'ensemble sur la vie de Jésus-Christ.

Le quatrième évangile, celui de S. Jean, a une composition différente. Il raconte surtout les faits qui mettent en relief la divinité du Christ.

Les Evangiles ont été écrits par des hommes, mais sous la dictée de Dieu. Ils ne contiennent donc pas d'erreurs. Il faut les lire avec un grand respect, pour chercher à mieux connaître et à mieux aimer celui dont ils racontent la vie, N.-S. Jésus-Christ.

Q. 73. — *Où Jésus-Christ est-il né ?*

R. — *Jésus-Christ est né, le jour de Noël, dans une pauvre étable, à Bethléem, petite ville de Judée.*

Vous vous souvenez de la visite de l'ange Gabriel à Marie, dans la petite ville de Nazareth. Pourquoi donc Jésus-Christ n'est-il pas né à Nazareth, où habitait la Vierge Marie ?

C'est qu'un peu avant la naissance du Sauveur, un édit de César Auguste avait ordonné le recensement de toute la terre. Il s'agissait de compter le nombre des habitants de chaque nation. Mais on ne procédait pas comme aujourd'hui, où il suffit de remplir une feuille déposée et reprise à domicile par les autorités locales. Chaque famille devait se rendre dans la ville dont elle était originaire, pour s'y faire inscrire. Voilà donc Marie et Joseph qui partent pour Bethléem afin de remplir cette formalité.

De Nazareth à Bethléem, le chemin est long, plus de cent kilom tres. A cette époque, il n'y avait pas, comme aujourd'hui, de belles routes carossables. Aussi Joseph et Marie arrivèrent-ils sans doute bien fatigués. Ils cherchèrent aussitôt un logement pour la durée de leur séjour à Bethléem. Les hôtelleries étaient pleines, car il y avait beaucoup d'étrangers venus pour remplir la même formalité. D'autre part, ils étaient pauvres et les hôteliers préféraient louer à de riches voyageurs qui paieraient un bon prix. Aussi leur fut-il impossible de trouver le moindre logement.

Ils avisèrent, aux abords de Bethléem, une sorte de grotte qui servait de refuge aux animaux. C'est là qu'ils s'installèrent et c'est là que Jésus vint au monde. Après sa naissance, l'enfant fut placé dans une mangeoire qui se trouvait dans la grotte et qui fut garnie de menue paille pour recevoir le Roi des cieux.

Jésus devait prêcher l'amour de la pauvreté, le détachement des biens de ce monde. Il voulut, dès le premier jour de sa vie, donner l'exemple de cette vertu.

Q. 74. — *Quels furent les premiers adorateurs de Jésus-Christ ?*

R. — *Les premiers adorateurs de Jésus-Christ furent, après la Sainte Vierge et S. Joseph, des bergers, avertis par les anges, et des mages venus de l'Orient, sur l'indication d'une étoile miraculeuse*

A côté de Bethléem se trouve une vallée verdoyante où les bergers avaient coutume de conduire paître leurs troupeaux. Tout à coup une lumière apparut dans la nuit, en même temps que la voix des anges se faisait entendre : « Je vous annonce une bonne nouvelle, qui sera une grande joie pour tout le peuple. Aujourd'hui, en la cité de David, vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. Vous le reconnaîtrez à ce signe : il est couché dans une crèche. » Les bergers aussitôt montèrent à Bethléem et vinrent offrir leurs hommages à Jésus.

Dans le même temps, il y avait dans un pays lointain des personnages appelés mages. Ils étaient considérés pour leur sagesse et leur science. Quel était leur pays ? On ne le sait pas exactement. Probablement la Perse ou l'Arabie. Ils aperçurent un jour une étoile jusque là inconnue qui semblait se déplacer. En même temps, sachant que les Juifs attendaient un Sauveur, ils eurent, par une inspiration de Dieu, l'idée que cette étoile pourrait bien annoncer la venue de ce Sauveur. Ils organisèrent donc une caravane et, montés sur des chameaux, ils se mirent en route, se promettant de suivre l'étoile miraculeuse.

Après un assez long voyage, ils étaient arrivés aux alentours de Jérusalem, lorsque l'étoile dis-

parut. Qu'allaient-ils faire ? De quel côté se dirigeraient-ils ? Ils estiment que les prêtres juifs, qui connaissent les Saintes Ecritures, pourront les renseigner. Aussi vont-ils les trouver. Ils apprennent alors que d'après le prophète Michée, le Sauveur devait naître à Bethléem. Bethléem est à environ huit kilomètres de Jérusalem ; ils touchaient donc au but. Ils se remettent en marche et bientôt l'étoile réapparaît, les conduisant en effet vers la cité de David. L'étoile s'arrêta au-dessus de l'endroit où était l'enfant. Les mages entrèrent dans la grotte, adorèrent Jésus et lui offrirent les présents qu'ils avaient apportés : de l'or, de l'encens et de la myrrhe, produits précieux de leur pays.

A l'époque de Noël, vous allez, vous aussi, à la crèche ; mais là, vous ne trouvez qu'une statue, une image de l'Enfant Jésus. Il y a dans l'église un endroit où Jésus est présent en personne : c'est le tabernacle. Comme aux bergers et aux mages, on vous a dit : « Jésus est là. » Allez donc comme eux le visiter et l'adorer. Vous ne lui apporterez pas, comme les mages, de l'or, ni de l'encens, ni de la myrrhe, mais votre foi, votre amour et vos sacrifices.

Bergers et mages se sont mis en route parce qu'ils ont cru à la parole des anges ou à l'inspiration de la grâce. Vous aussi, laissez-vous conduire par la parole de l'Eglise et par les bonnes inspirations que Dieu envoie à votre cœur. Si, un jour, vous perdiez la foi, si le chemin qui conduit à Jésus vous semblait incertain, que feriez-vous ? Vous feriez comme les mages ; vous iriez trouver les prêtres qui connaissent le chemin et qui peuvent vous aider à trouver Jésus.

—

Q. 75. — *Quel fut le premier persécuteur de Jésus-Christ ?*

R. — *Le premier persécuteur de Jésus-Christ fut le roi Hérode, qui voulut le mettre à mort, ce qui obligea la Sainte Vierge et S. Joseph à fuir avec lui en Egypte.*

Au moment où Jésus vint au monde, le roi Hérode le Grand régnait sur les Juifs. Apprenant que les mages cherchaient le roi des Juifs, il craignit que la nouvelle de sa naissance ne provoquât une révolution qui lui aurait fait perdre son trône. Il n'avait pas reculé devant le meurtre pour se maintenir au pouvoir ; aussi est-ce encore le moyen qu'il employa pour se débarrasser de celui qu'il regardait comme un rival dangereux. Dans la crainte que Jésus ne vînt à lui échapper, il ordonna de massacrer tous les garçons de Bethléem et des environs, âgés de moins de deux ans. L'ordre fut aussitôt exécuté et environ vingt ou trente enfants furent mis à mort. C'est leur martyre que l'Eglise célèbre trois jours après Noël, le 28 décembre.

L'Enfant Jésus fut-il compris dans ce massacre ? Non, car un ange du Seigneur apparut à Joseph et lui dit : « Lève-toi, prends l'Enfant et sa mère, et fuis en Egypte. Restes-y jusqu'à nouvel ordre, car Hérode va rechercher l'Enfant pour le faire périr. » Joseph obéit immédiatement. Il était temps, car Hérode, qui avait demandé aux mages de le renseigner à leur retour sur le lieu où était l'Enfant Jésus, ne les voyant pas revenir, prit, comme nous l'avons dit, la résolution de faire mourir tous les petits garçons de Bethléem, pensant qu'ainsi sa victime ne lui échapperait pas. Il avait compté sans la Providence.

Lorsque Hérode fut mort, Joseph, averti de nouveau par l'ange, revint avec Jésus et Marie en Palestine et se fixa à Nazareth. Une pieuse tradition montre encore aujourd'hui à dix kilomètres du Caire, à Matarieh, l'endroit où la Sainte Famille aurait séjourné pendant son exil.

—

Q. 76. — *Où Jésus-Christ vécut-il jusqu'à l'âge de trente ans ?*

R. — *Jésus-Christ vécut, jusqu'à l'âge de trente ans, chez son père adoptif, qui était charpentier à Nazareth, petite ville de Galilée.*

Nous connaissons déjà Nazareth. C'est là qu'habitait Marie et que l'ange Gabriel vint lui annoncer qu'elle serait la mère du Sauveur. En venant s'établir de nouveau à Nazareth après l'exil en Egypte, S. Joseph accomplissait les prophéties. Les livres saints disaient, en effet, que Jésus serait appelé le Nazaréen. L'inscription placée sur la croix où Jésus fut attaché devait rappeler cette origine. On y lisait ces mots : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs. »

Sur l'emplacement de la maison de S. Joseph, comme sur celui de la maison de la Sainte Vierge, s'élève aujourd'hui une belle église. Les deux maisons étaient distantes d'environ cent mètres. Un peu plus bas se trouve une fontaine qui devait déjà exister au temps de Notre-Seigneur et qu'on nomme la fontaine de la Vierge. Nous pouvons nous représenter Marie venant chercher de l'eau à cette fontaine, accompagnée de Jésus. Celui-ci portait le vêtement des enfants de l'époque : une tunique flottante, blanche ou bleue, à rayures brunes et bordée de franges ; à ses pieds, des sandales retenues par des courroies ; sur sa tête, quand il sortait au soleil, un turban blanc prolongé par un petit voile protégeant le cou.

Aujourd'hui, sur les hauteurs avoisinant la petite ville, se trouve un orphelinat dédié à Jésus Adolescent. Une confrérie, qui a son siège dans cette maison, groupe tous les enfants et jeunes gens qui veulent prendre Jésus comme modèle. Une belle statue de Jésus Adolescent est placée au-dessus du Maître-autel.

—

Q. 77. — *Quelle fut la vie de Jésus-Christ à Nazareth ?*

R. — *La vie de Jésus-Christ à Nazareth fut une vie cachée, pauvre, obéissante et laborieuse.*

Si Hérode avait vécu, il aurait pu constater qu'il s'était grossièrement trompé sur l'avenir de Jésus. Celui-ci, bien que salué par les prophètes du titre de roi des Juifs, bien que croyant à sa royauté qu'il devait affirmer devant ses juges, ne

songe pas un instant à rivaliser de puissance et de richesse avec les grands de ce monde. C'est que son royaume n'est pas comme ceux d'ici-bas ; il ne se maintient pas par la force et la violence et n'a pas besoin d'argent. C'est sur les âmes que Jésus veut régner, sur les esprits pour qu'ils croient en lui, sur les cœurs pour qu'ils l'aiment et sur les volontés pour qu'elles lui obéissent.

Jésus laisse donc de côté tout ce qui attire les ambitieux et il pratique dans la petite maison de Nazareth les vertus qu'il proposera à l'imitation des hommes. C'est l'humilité qui accompagne une vie cachée : Jésus aurait pu attirer les regards sur lui par des miracles ; mais le moment n'en est pas venu. Il mène la même vie que ses petits camarades de Nazareth. L'humilité est une vertu qui plaît spécialement à Dieu parce qu'elle met l'homme à sa vraie place, aux pieds de son Créateur, et parce qu'elle lui inspire les sentiments qui conviennent, à la vue de sa petitesse et de ses misères.

C'est la pauvreté : Jésus est Dieu ; l'univers lui appartient ; il n'avait qu'un désir à exprimer pour posséder les plus grandes richesses. Il préfère la pauvreté. Pourquoi ? Parce que l'homme qui attache son cœur à l'argent et aux divers biens matériels se détache de Dieu. Aimer Dieu, c'est réprimer, pour le servir, les passions de l'âme et du corps, l'orgueil et la sensualité. Or, l'argent et les biens matériels favorisent ces passions et par conséquent éloignent de Dieu.

C'est l'obéissance : Jésus est le maître souverain de toutes les créatures et cependant il obéit à Marie, à Joseph. Il a voulu ainsi donner à tous les enfants l'exemple de l'obéissance rapide et joyeuse qu'ils doivent à leurs parents, parce que ceux-ci représentent près d'eux le bon Dieu. Il a voulu donner à tous les hommes le modèle de l'obéissance aux supérieurs légitimes.

Enfin c'est le travail : l'homme a été placé sur terre pour travailler. Le paresseux désobéit à Dieu en gaspillant le temps qui lui est donné ; comme ferait un employé qui négligerait le travail pour lequel il est engagé dans une maison, il lui refuse ce qui lui est dû. Jésus donne l'exemple du travail : il aide S. Joseph dans son métier de menuisier, il fait les commissions utiles à ses parents, il travaille à l'école que probablement il dut fréquenter.

Mes enfants, regardez et imitez l'Enfant Jésus. Essayez de copier ses vertus comme on copie un beau modèle. Ne soyez pas orgueilleux, dédaigneux à l'égard de vos camarades. Acceptez volontiers d'être privés d'un jouet, d'une récompense, d'un vêtement que vous enviez peut-être parce que d'autres le possèdent. Mettez toute la délicatesse de votre cœur dans votre obéissance : Jésus obéissait par amour pour son Père céleste, pour Marie et Joseph ; vous aussi, obéissez par amour pour Dieu et pour vos bons parents. Enfin travaillez de votre mieux au catéchisme, en classe et à la maison, pour obtenir des succès sans doute, mais avant tout pour plaire à Dieu. Demandez-vous souvent : « Si Jésus était à ma place, agirait-il comme moi ? parlerait-il comme moi ? » Et faites en sorte d'agir et de parler comme Jésus.

—

Q. 78. — *Que fit Jésus-Christ à l'âge de douze ans ?*

R. — *Jésus-Christ, à l'âge de douze ans, alla au Temple de Jérusalem avec ses parents et y étonna les docteurs par la sagesse de ses réponses.*

Le samedi ou sabbat, jour consacré au Seigneur dans la religion juive, la Sainte Famille se rendait à la synagogue. De plus, la loi de Moïse ordonnait à tous les hommes de faire trois fois par an un pèlerinage au Temple de Jérusalem. Ces pèlerinages avaient lieu à l'occasion de la Pâque, fête qui rappelait la préservation des premiers-nés d'Israël lors du passage de l'ange exterminateur ; à la Pentecôte, fête d'action de grâces pour remercier Dieu des premières récoltes ; à la fête des Tabernacles, qui rappelait le temps passé par les Juifs sous la tente au désert.

C'est à partir de douze ans que cette loi obligeait. Donc, lorsqu'il eut douze ans, l'Enfant Jésus accompagna S. Joseph à Jérusalem. Marie, bien que n'y étant pas tenue, faisait également partie du pèlerinage.

Les dévotions terminées, on se remit en route. Imaginez-vous un chemin très encombré de monde et de bêtes. Les grandes personnes conversent entre elles, tandis que les enfants se recherchent pour folâtrer ensemble. Marie et Joseph ne se préoccupent pas de ne pas voir Jésus à leurs côtés, pensant qu'il est avec les autres enfants. Mais lorsque, après une journée de voyage, on s'arrête pour camper, lorsque les familles, plus ou moins dispersées sur la route, se regroupent pour le repas et pour la nuit, alors on s'aperçoit que Jésus n'est pas là. On le cherche de groupe en groupe : personne ne l'a vu. Vous comprenez l'inquiétude de Marie et de Joseph. Immédiatement, malgré l'heure tardive et la nuit qui approche, ils reprennent le chemin de Jérusalem.

Autour du Temple, il y avait des galeries et des terrasses où se tenaient les docteurs de la loi pour enseigner. C'est là que ses parents trouvèrent l'Enfant Jésus. Il écoutait et interrogeait. Jésus est ici encore votre modèle : l'enfant doit écouter la parole de son maître pour apprendre et comprendre. S'il ne comprend pas, il doit interroger, c'est-à-dire demander une explication.

Jésus étonnait les docteurs par la sagesse de ses réponses. Nous n'en sommes pas surpris, nous qui savons que Jésus est Dieu. Si vous voulez, comme lui, répondre avec sagesse, imitez-le : soyez attentifs aux leçons de vos maîtres, mais surtout soyez bien unis à Dieu par une vie pure ; alors il vous donnera ses lumières sur les questions religieuses.

La Sainte Vierge n'adressa pas un reproche à Jésus, mais plutôt une question : « Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi ? Votre père adoptif et

moi vous cherchions, tout en larmes. » Ce n'était pas une escapade qu'avait faite Jésus. Ses parents le connaissaient trop bien pour supposer pareille chose ; mais ils ne comprenaient pas sa conduite. Jésus leur répondit : « Ne saviez-vous donc pas que je dois m'occuper des affaires de mon Père ? » Ce qui veut dire : J'ai une mission à remplir que j'ai reçue de mon Père céleste. Je dois accomplir la volonté de ce Père céleste avant de songer à mes parents de la terre. Ainsi devons-nous obéir à Dieu et le servir avant toute autre préoccupation.

Q. 79. — *Que fit Jésus à l'âge de trente ans ?*

R. — *Jésus-Christ, à l'âge de trente ans, reçut le baptême de S. Jean-Baptiste, et, après avoir jeûné quarante jours dans le désert, il commença à parcourir la Palestine pour y prêcher l'Evangile.*

Jésus vécut à Nazareth jusqu'à l'âge de trente ans. Il ne lui restait plus alors que trois années à vivre ; il les occupa à prêcher l'Evangile, à réunir des disciples et à fonder son Eglise.

La naissance de Jésus avait été annoncée longtemps d'avance par les prophètes. La vie publique (on l'appelle ainsi, par opposition à la vie cachée de Nazareth, parce qu'alors les paroles et les actes de Jésus sont connus du public) est annoncée par un dernier prophète, Jean-Baptiste. Celui-ci, fils de sainte Elisabeth et de Zacharie, était cousin de Notre-Seigneur. Après s'être préparé par la prière et la pénitence, il vint dans la région du Jourdain, qui était alors l'une des plus fréquentées, et il commença à prêcher : « Le Messie va venir, dit-il. Préparez-vous à le recevoir en faisant pénitence de vos péchés. » Pour leur faire comprendre que le regret de leurs péchés disposerait l'âme à recevoir son pardon et à être, pour ainsi dire, lavée et blanchie, il les baptisait dans le Jourdain. Ce baptême n'était pas celui que nous avons reçu. Ce dernier n'a été institué que plus tard par Notre-Seigneur et il enlève le péché, tandis que le baptême de Jean-Baptiste n'enlevait pas le péché, mais faisait seulement comprendre qu'il pourrait être enlevé, si on le regrettait.

Jésus vint trouver Jean-Baptiste au Jourdain pour y être lui aussi baptisé, non pas qu'il eût besoin de recevoir le pardon de ses péchés, puisqu'il n'en avait jamais commis, mais il voulait donner l'exemple et, de plus, cette cérémonie devait être l'occasion d'une nouvelle révélation de sa divinité ! En effet, comme il sortait de l'eau, le ciel s'ouvrit, l'Esprit-Saint descendit sur lui sous la forme d'une colombe, pendant que la voix du Père céleste se faisait entendre, disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. »

Jésus avait encore autre chose à faire avant de commencer sa prédication. Il voulait s'y préparer par le jeûne et la prière. Il se retira donc dans une région solitaire. Dans les grandes circonstances de notre vie, lorsque nous avons besoin de grâces plus abondantes, il est utile de nous retirer loin du monde, pour prier avec plus de ferveur et pratiquer la pénitence ; c'est ce qu'on appelle faire une retraite.

Au bout de ces quarante jours de jeûne, Jésus eut faim. Le démon en profita pour le tenter. La tentation est une invitation à commettre le péché qui nous est adressée par le démon, ou par nos mauvaises passions, ou par nos semblables. Il y a des moments où nous risquons de tomber plus facilement parce que nous sommes plus faibles, moins sur nos gardes. Le démon sait profiter de ces moments-là.

Le diable n'était pas sûr que Jésus fût le Fils de Dieu, le Messie attendu par les Juifs. Il voulut s'en assurer. « Si vous êtes le Fils de Dieu, lui suggéra-t-il, dites à cette pierre de devenir du pain. » Jésus ne se laisse pas prendre à ce piège et répond : « Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais aussi de la parole de Dieu. » N'ayant pas réussi, le diable le transporte sur le sommet du Temple et lui dit : « Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas, car il est écrit : Il a ordonné à ses anges d'avoir soin de vous et ils vous soutiendront, de peur que vous ne heurtiez votre pied contre une pierre. » Comme la première fois, Jésus répond par une citation de l'Ecriture : « Il est écrit aussi : Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu. » Ces citations ont fort bien réussi à Notre-Seigneur ; mais quand Satan a voulu se servir du même procédé, il n'a abouti à rien. Aussi va-t-il tenter un troisième essai. Transportant Jésus sur une haute montagne, il lui montra les royaumes de ce monde et lui dit : « Je vous donnerai tout cela, si, vous prosternant, vous m'adorez. » Peine inutile. Notre-Seigneur répond : « Retire-toi, Satan, car il est écrit : « Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et vous ne servirez que lui seul. »

Jésus a voulu être tenté pour nous montrer comment nous devions repousser le démon. Il n'y a pas à discuter avec lui, mais à lui opposer simplement la parole et la volonté de Dieu.

Désormais Jésus va prêcher l'Evangile jusqu'au moment où, selon les prophéties, il doit mourir sur la croix.

Q. 80. — *Que veut dire le mot « Evangile » ?*

R. — *Le mot « Evangile » veut dire bonne nouvelle.*

Une bonne nouvelle est celle qui annonce un événement heureux. Notre-Seigneur est descendu du ciel pour annoncer à la terre l'événement le plus heureux qu'on puisse imaginer. Le mot « Evangile » désigne la bonne nouvelle elle-même ou encore le livre dans lequel est contenue cette bonne nouvelle.

Q. 81. — *Quelle bonne nouvelle annonçait Jésus-Christ ?*

R. — *Jésus-Christ annonçait qu'il venait racheter les hommes du péché et leur ouvrir le ciel.*

Quand nous avons expliqué ce qu'est le péché originel, nous avons dit dans quelle condition malheureuse se trouvait l'homme depuis ce moment : il avait subi une perte auprès de laquelle la perte des plus grandes fortunes et même de la vie corporelle n'est rien. La meilleure nouvelle qu'on pût annoncer à l'humanité, c'est que désormais il serait possible de retrouver l'amitié de Dieu ici-bas et de partager son bonheur au ciel. C'est précisément cette bonne nouvelle que venait apporter Jésus-Christ.

POUR UNE FÊTE DU TRAVAIL

A des vignerons

I

LE CHRISTIANISME ET LES TRAVAILLEURS

Mes frères,

Vous célébrez aujourd'hui votre fête du travail ; et vous êtes venus la commencer ici, au pied de l'autel, pour que Dieu, de qui tout bien découle, la bénisse. Vous avez raison, et je voudrais que toute la paroisse suivît votre exemple.

Le travail, mais n'est-ce pas, après la prière, la plus belle manifestation de l'activité humaine ? Est-ce que le Créateur n'a pas, au début des âges, créé l'homme travailleur ?

Cependant, si le monde errait encore dans les ténèbres du paganisme, vous ne pourriez pas être en fête aujourd'hui ou un autre jour ; vous n'auriez même pas l'idée de célébrer votre travail. Car, en ce temps-là, le travail était quelque chose de dégradant, et les travailleurs étaient méprisés : on les appelait les « esclaves » et on les traitait comme un vil bétail, ou pis encore... On honorait bien les produits de la terre : le blé en particulier et le vin, puisqu'on adorait Janus, le dieu du labourage, Cérès, la déesse des moissons, Bacchus, le dieu du vin, et bien d'autres divinités encore ! Mais le laboureur et le vigneron, nous disent les historiens, menaient une existence malheureuse.

C'est au christianisme que nous devons la réhabilitation du travail, surtout du travail manuel : le vôtre.

* *

Il y eut d'abord l'exemple de son divin Fondateur, N.-S. Jésus-Christ. Il voulut naître dans une étable, dans le lieu même du travail agricole. Il voulut avoir pour protecteur ici-bas un charpentier de village. Il voulut être ouvrier lui-même et travailler de ses mains, à la sueur de son front, pendant trente ans de sa vie mortelle. Il voulut mourir sur la croix comme les esclaves, les ouvriers de son temps, condamnés à mort. Et comme il aimait les champs, la vigne en particulier ! Lisez l'Evangile : vous verrez combien de fois elle apparaît dans ses paraboles, et comme il s'y connaissait !

Les païens, eux, ne comprenaient pas. Ils ne pouvaient admettre qu'on adorât un esclave et un esclave crucifié. C'était une folie. Ils reprochaient aux chrétiens de « courtiser les foulons, les cardeurs de laine et les cordonniers ».

Mais les disciples savaient à quoi s'en tenir. Ils savaient bien qu'on ne peut pas déchoir en imitant le Maître. Ils se mirent à honorer le travail et les travailleurs.

Le christianisme a rappelé aux hommes, à tous les hommes, patriciens ou plébéiens, riches ou pauvres, la grande loi du travail. Celui qu'on a appelé l'Apôtre des Nations, à cause de son zèle ardent et de son extraordinaire activité parmi les païens, S. Paul, était le plus énergiquement explicite. Il prêchait d'exemple, « travaillant jusqu'à la lassitude, de nuit et de jour », et il pouvait écrire aux Thessaloniciens : « Si quelqu'un ne veut travailler, qu'il ne mange pas non plus... A ceux qui ne s'adonnent à aucun travail, nous enjoignons de travailler en paix et de manger le pain qu'ils auront gagné ! »

Le christianisme a anobli le travail et les travailleurs. Il l'a mis sur le même pied que la prière, pourrait-on dire. « Qui travaille prie, » c'est un proverbe chrétien. Non pas que le travail puisse remplacer la prière : mais il est agréable à Dieu, quand on l'accomplit selon l'ordre voulu par lui et qu'on sait le lui offrir et en faire un exercice de piété. Les premiers chrétiens réservèrent même une place de choix aux travailleurs manuels : les terrassiers des catacombes ne faisaient-ils pas partie du clergé ? Et ceux qui, dans le cours des âges, ont le mieux vécu l'Evangile, je veux dire les moines, qui observent non seulement les préceptes, mais aussi les conseils du Maître, ont toujours eu le travail manuel en très grand honneur. Que de belles choses il y aurait à dire sur ce sujet !

Les anachorètes qui s'isolèrent, dès le début, dans les déserts de la Thébaïde, n'avaient dans leurs règles que deux articles, deux devoirs : la prière et le travail ; ils tressaient des nattes et fabriquaient des paniers.

Est-ce que, pour tous les grands Ordres monastiques, le travail manuel n'a pas toujours été un moyen de sanctification pour leurs membres ? Ecoutez donc S. Antoine : « Que trois choses vous occupent continuellement : le travail manuel, la méditation des psaumes et la prière. » Ecoutez S. Basile : « Si le jeûne vous empêche de labourer, il vaut mieux manger. » Ecoutez S. Benoît : « L'oisiveté est l'ennemie de l'âme... Si la nécessité ou la pauvreté du couvent vous contraignent à faire toutes vos cultures et vos récoltes vous-mêmes, soyez-en heureux ! Alors vous serez vraiment moines, vous vivrez du travail de vos mains, comme nos pères l'ont fait et les Apôtres avant eux ! »

Alors les moines se sont mis au travail : neuf heures par jour en été, presque autant en hiver.

Ce qu'ils faisaient ? Ils travaillaient à l'intérieur du couvent, et ils étaient meuniers, boulangers, foulons, tailleurs, cordonniers, menuisiers, maçons ; il y avait parmi eux des artistes : peintres, enlumineurs, orfèvres ou forgerons ; ils construisirent ces admirables églises romanes ou gothiques qui font encore notre admiration.